

cette candide figure, il prend une expression de douceur qui lui est étrangère partout ailleurs. Aucun de ceux qu'il a aimés (et il a sans doute aimé dans sa vie), n'eut jamais le don d'émouvoir ainsi sa sensibilité. Il ne saurait se rendre compte du charme qu'il éprouve en présence de cette enfant, de la paix, du contentement qu'elle répand dans tout son être. C'est pendant de longues soirées qu'il converse avec elle ; il écoute avec bonheur ses petits contes, où perce toujours un esprit de piété et de résignation. Roselle redit ce qu'elle pensait quand elle était enfant, les impressions que les objets faisaient sur elle. Que d'anecdotes touchantes, quand elle était mendiante ! quand elle allait de porte en porte demander son pain quotidien, et celui de la sainte recluse ! Bien des fois, elle n'a éprouvé que des refus humiliants ; sa mémoire n'a rien perdu des lieux, des circonstances, des personnes ; et pourtant elle n'en garde aucune amertume ; toujours son innocente charité trouve moyen d'excuser ceux qui montrèrent tant de dureté à son égard. La sainte lui a appris à tout faire remonter à Dieu ; elle lui a souvent rappelé que Jésus-Christ lui-même fut mendiant, n'ayant ni pain, ni logis assuré ; elle lui a bien des fois redit les rebuts et les humiliations dont il fut l'objet de la part de ses propres concitoyens. Le sire du Puiset écoute ces récits naïfs, et son âme endurcie retrouve un reste de sensibilité. Il souffre même qu'elle raconte comment elle fut maltraitée un jour aux portes de son château ; comment un vil serviteur eut le courage, le lâche courage de la souffleter et de la faire tomber dans la boue, alors que, pressée par une faim dévorante, elle mettait plus d'insistance qu'à l'ordinaire à demander le morceau de pain qui devait l'empêcher de mourir.

— Tu pouvais bien t'annoncer, fillette, lui dit ici le baron, à qui elle venait de raconter ce trait d'inhumanité. Ne savais-tu ton nom ? T'était-il défendu de le prononcer ?

— Oui. On m'avait toujours caché ma naissance, on s'efforçait, du moins, d'en effacer en moi la mémoire. Car je me rappelais avoir vu ma mère ; mais ces impressions, déjà lointaines, s'affaiblissaient chaque jour. La bonne Gudule, à qui j'étais confiée, tachait de me faire perdre de vue tous ces souvenirs. "Tu es l'enfant du bon Dieu, me disait-elle ; te voilà, comme l'oiseau, abandonnée à ses soins, et tu n'auras pas lieu de t'en plaindre. Ce n'est pas sans raison que les gens de Chartres t'appellent l'*Oiseau du paradis*. Tu es bien vraiment un petit oiseau, confié au Père Éternel, qui ne t'oubliera pas, sois-en sûre ; et si on dit que tu es l'oiseau du paradis, on a encore raison, parce qu'il faut absolument que tu voles de ce côté-là. Ainsi mets toute ton espérance dans le bon Dieu, et ne t'inquiète jamais de ce que tu deviendras. Le Père céleste n'aime pas les enfants qui s'inquiètent."

— Cette doctrine était bonne. Elle servait à adoucir tes maux.

— Et, cependant, quelquefois j'étais bien triste. J'avais faim, j'avais froid, je rentrais toute mouillée ou fatiguée, chez la vieille femme qui me gardait ;

et alors mes larmes coulaient, sans que je susse pourquoi. Bien souvent j'ai passé la nuit à pleurer, à me désoler ; des souvenirs repassaient dans ma tête : je revoyais ma mère, nos domestiques, notre château, nos jardins, mon petit cabinet, et... oui, je pleurais beaucoup, en pensant à tout cela. Quelquefois je ne savais plus si c'étaient de vrais souvenirs, ou des idées forgées par mon imagination. Le lendemain, je racontais tout cela à la bonne Gudule, et toujours elle parvenait à me consoler. Mais cela n'empêchait pas la tristesse d'occuper le fond de mon âme.

— Aujourd'hui, j'espère que tout cela est dissipé.

— Ah ! dit la jeune fille, levant les yeux au ciel, je suis bien heureuse aujourd'hui. Mais la sainte me l'avait toujours prédit.

— Et comment avait-elle pu le deviner ?

— Les saints savent bien des choses que nous ne savons pas. Celle-là était l'amie intime de Notre-Seigneur Jésus-Christ (elle inclina sa petite tête). Je l'ai entendue bien des fois lui dire : Mon ami, mon frère, mon bon frère... et sa bouche haletait, et ses yeux languissaient d'amour. Ils causaient ensemble familièrement, tantôt à demi-voix, tantôt à voix basse ; elle lui disait des tendresses, et lui, sans doute, lui en disait : mais je ne comprenais pas, je n'entendais même pas. Jamais malgré mon grand désir, une seule de ses paroles n'est parvenue à mon oreille. Et comme je m'en plaignais à la sainte, elle me disait : Tu n'es pas encore assez détachée : la pauvreté te pèse, tu rougis parfois de tes haillons ; cela n'est pas bien, et le doux Maître ne peut communiquer ses douceurs à ceux qui ont honte de lui ressembler. Et ces mots-là m'humiliaient fort, mais redoublaient aussi mon courage. J'avais si grande envie d'entendre la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

— Enfin, comment appris-tu que tu devais un jour sortir de ta situation ?

— C'était le lendemain d'une journée bien triste. Comme je chantais dans la rue des *Trois-Ecus*, à Chartres, pour gagner mon souper, voilà qu'un homme fait entendre sa voix de tonnerre, et s'élance vers moi un couteau à la main. Je reconnais bientôt Étienne le fou : car il m'avait déjà effrayée plus d'une fois, mais jamais il n'avait été si près d'exécuter sa menace. C'en était fait de moi, si un beau jeune chevalier, qu'on venait d'armer de jour-là, ne se fût empressé de voler à mon secours. C'est lui qui a arrêté le bras de ce furieux, au moment même où j'allais être frappée. Je tombai sans connaissance, et ne me réveillai guère que quand on me déposa chez ma mère adoptive. Or, ce beau chevalier, c'était le sire Raoul d'Allonville. Le lendemain, quand je racontai tout à la recluse, elle me dit que je devais beaucoup prier pour lui, que le bon Dieu avait eu ses vues dans tout cela, et qu'un jour j'en saurais davantage. Depuis je n'ai jamais cessé de le nommer dans mes prières, et je vois bien que la chère Gudule avait raison. — Vous ne savez pas, noble sire ?

— Parle.

— Quelquefois dans mes rêves il me revient encore...

— Qui ?